Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1965)
Heft: 30

Artikel: Des gaz qui font vomir
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1028945>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Planification régionale

Notre éditorial sur la nécessité d'une planification cantonale a retenu l'attention (cf. « La Tribune de Lausanne », « La Nation »).

Mais les objections, toutes naturelles d'ailleurs, ont surgi. Comment une planification serait-elle possible alors que les cantons sont vidés de tout pouvoir économique par la Constitution fédérale qui garantit la liberté de commerce et d'entreprise sur l'ensemble du territoire suisse ? L'argument est sérieux. Mais l'étude de ce point particulier offre de l'intérêt : le même problème se pose aujourd'hui aux pays européens qui ont adhéré au Marché commun. A l'intérieur de l'Europe unie, y a-t-il place encore pour une planification nationale ? La planification implique-t-elle la centralisation, quitte à ce que l'exécutif central prenne d'autorité des décisions en faveur de telle ou telle région ? Du point de vue européen, du point de vue suisse, du point de vue fédéraliste, il y a là une question essentielle.

Autre objection : pourquoi confier à une institution nouvelle ce qui serait de la compétence naturelle du

Conseil d'Etat. Cette objection peut être écartée. L'information, la statistique, la prévision, la préparation de la croissance économique doivent être entre les mains d'hommes dont la fonction n'est pas politique. A eux de proposer les choix possibles, avec une totale impartialité. Ensuite, les politiques peuvent prendre leurs décisions et agir. Mais il y a là deux tâches distinctes.

Ajoutons encore que selon les traditions de la démocratie suisse, un « plan » devrait être soumis au peuple. Une telle expérience, alors que partout, on cherche des formules de planification dite démocratique, serait en Europe d'une importance particulière. Mais, à « Domaine Public », nous sommes conscients de l'ambiguïté du mot « planification » dont on use et abuse. Aussi sommes-nous en train de préparer une étude sur la signification d'une planification cantonale : dès que nous aurons réuni la documentation et pris les contacts indispensables, nos lecteurs connaîtront le résultat de cette enquête.

De Brupbacher à Carlo Lévi

Pour le mois de mars, pour avril, pour mai, nous comptons sur nos lecteurs pour nous aider à diffuser « Domaine Public ».

Notre tirage progresse. Il a passé à 2200. Mais d'ici à fin mai, nous désirons augmenter de 100 le nombre de nos abonnés.

Vous connaissez nos recommandations : faites des abonnés, distribuez des exemplaires de diffusion, envoyez-nous des adresses utiles.

Pour le prochain concours, après « Socialisme et Liberté », nous avons mis en enjeu d'amitié : « Le Christ s'est arrêté à Eboli ».

Pourquoi ?

Potenza, Matera, les chefs-lieux de l'Italie du Sud, de cette province qui porte les beaux noms de Lucanie ou de Basilicate ; ces deux noms nous ont été rendus familiers par les travailleurs étrangers. La chronique des accidents de chantier les fait parfois surgir : « Un manœuvre originaire de Potenza, victime de la fausse manœuvre d'un trax. » Réciproquement, si vous déambulez dans ces villes, vous croiserez avec surprise des voitures à plaques genevoises ou zuricoises ; ce ne sont pas des compatriotes, mais des travailleurs italiens, en vacances, chez eux.

Matera, c'est la ville-témoin de ce qu'a pu être la misère européenne. Carlo Lévi la vit ainsi, il y a vingt-cinq ans :

« Dans ce précipice se trouve Matera... La forme de ce ravin était étrange, on aurait dit deux moitiés d'entonnoir, placées l'une à côté de l'autre, séparées par un petit éperon et réunies à la base en une pointe... les cônes renversés, ces entonnoirs s'appellent Sassi : Sasso Caveoso et Sasso Barisano.

» C'est ainsi, qu'à l'école, nous nous représentions l'enfer de Dante. Je commençais, moi aussi, à descendre par un chemin muletier de cercle en cercle. Le sentier, extrêmement étroit qui descendait en serpentant, passait sur les toits des maisons, si on peut les appeler ainsi. Ce sont des grottes creusées dans la paroi d'argile durcie du ravin, chacune d'elle a une façade sur le devant, certaines sont mêmes belles, avec de modestes ornements du XVIII^e siècle. Ces semblants de façades taillées verticalement dans le roc deviennent légèrement saillantes dans leur partie supérieure par suite de l'inclinaison de la côte : c'est par cet espace étroit entre les façades et la paroi que passe la route qui est en même temps un toit pour ceux qui habitent en-dessous. Les portes étaient ouvertes à cause de la chaleur. Je regardais en passant et j'apercevais l'intérieur des grottes, qui ne voient le jour et ne reçoivent l'air que par la porte. Certains n'en ont même pas, on y entre par

le haut, au moyen de trappes et d'échelles. Dans ces trous sombres, entre les murs de terre, je voyais les lits, le pauvre mobilier, les hardes étendues. Sur le plancher étaient allongés les chiens, les brebis, les chèvres, les cochons. Chaque famille n'a, en général, qu'une seule de ces grottes pour toute habitation et ils y dorment tous ensemble, hommes, femmes, enfants et bêtes. Vingt mille personnes vivent ainsi. » C'était en 1937. Vingt mille personnes, proies de la malaria, de la fièvre noire, du trachome.

Aujourd'hui, les sassi sont presque totalement désaffectés. N'y vivent encore que quelques milliers de personnes. Mais ce n'est qu'après la guerre que de Gasperi, découvrant avec stupéfaction cette hallucinante ville troglodyte, donna l'ordre de reconstruire la cité sur les hauteurs des rives du Bradano. Les travaux débutèrent en 1950. Nous connaissions donc déjà notre grande prospérité d'après-guerre que Matera était encore l'enfer. Aujourd'hui, les touristes peuvent avec bonne conscience s'emparer du site. Une route permet de descendre au fond du ravin et de contempler la ville. Le guide bleu la désigne sous le nom de route panoramique et pourtant nous sommes les contemporains de cet entonnoir de misère. A Matera, on fera la moue si vous déclarez vouloir vous rendre à Aliano : sordide, déprimant, vous dira-t-on.

C'est là, dans ce hameau, cerné par les ravins, que Carlo Lévi fut exilé par le fascisme pendant la guerre d'Abyssinie. Il décrit ce village avec minutie ; c'est une sorte de document d'« ethnographie intérieure », mais sur un ton jamais pédantesquement scientifique, toujours généreux, sans complaisance.

Ce livre, « Le Christ s'est arrêté à Eboli », est certes connu. Mais dans sa simplicité, il est pour nous plus important que beaucoup de littératures présomptueuses. Avec le recul, il s'imposera comme un classique. C'est pourquoi Ruth Dreifuss le met en enjeu.

Elle ajoute ces raisons personnelles : j'ai relu ce livre lorsque j'ai habité le Malcantone (une région assez sauvage du Tessin entre Lugano et Ponte-Tresa). C'est une région moins âpre, mais comme la Lucanie peuplée de chèvres ; certaines même sont redevenues sauvages et vivent en bandes sur les flancs du Monte Sema. C'est aussi une terre d'où l'on émigre, de femmes restées seules, d'hommes qui rentrent au pays pour les fêtes ou pour y passer une vieillesse morne. Le Malcantone, c'est un pays moribond où les contrebandiers remplacent dans les histoires qu'on se raconte les brigands du Sud de l'Italie. Carlo Lévi m'a fait comprendre cette région de mon propre pays.

A un jeune poète

La poésie occupe un drôle de royaume, no man's land aux confins du silence et de la parole, où les mots, libérés de l'ustensibilité, deviennent des objets-prétextes. Prétextes à rêver, c'est-à-dire à revoir. La pratique opacifie ; la poésie illumine. Par le truchement de la contemplation, elle rend l'homme à l'ingénuité. En l'air — « dans les nuages », dit le sens commun, identifiant les nuées avec des coussins confortables — le poète accomplit sans balancier, sans filet, ni corde ni piolet, ses travaux dangereux : ce faux promeneur, qui a l'ambition de laisser une trace, se reconnaît à sa démarche étrangement dépourvue d'assurance. Du poète on prétend qu'il adore le mot. J'y consens, dans cette mesure où l'on me concédera qu'adorer signifie avoir peur. La crainte du langage est le commencement de la sagesse poétique.

Pierre-Alain Tâche (« La boîte à fumée », Cahier de la Renaissance vaudoise) ne le sait pas encore. Il ne frôle pas les abîmes ; il n'a pour le moment rien à redouter des trous d'air ; il s'installe en terrain connu. Ses poèmes surgissent du vieil humus national. Intimiste, il écrit une poésie de chevet, nourrie non pas d'idées mais d'images reçues : Jaccottet passe à Chessex qui la refille à Tâche l'image-mère de la lampe. Il serait souhaitable qu'il se débarrasse de toute une verroterie : le collier ou le jade vont à une idole, mais un poème en est gâté. De même, libre à lui de se constituer un bestiaire — à chaque poète le sien, aux lecteurs l'arche de Noé — à la condition d'y faire figurer mieux que des elfes.

Lisez pourtant ces quelques vers :

SATURATION

Les fruits pourrissent au soleil
Et le tanin dépose au ventre des flacons
Des stigmates
Il pleut parfois des vies entières
Or nous langues pendantes
Repus de chairs à point
Voleurs de cépage ou d'agape
Nous attendons que vienne un jour de plein sourire
Simplement nous pensions tout ignorer des mouches.

Tâche a-t-il la grâce ? Poser la question pour l'instant suffira. Qu'il se défie en tout cas de la métaphore : cette valeur sûre, ce placement de père de famille fait souvent le malheur des poètes.

Cherpillod.

Des gaz qui font vomir

L'emploi des gaz dans des opérations militaires. Encore un échelon dans l'escalade vers la guerre totale et chimique ; encore un degré dans notre accoutumance à tout accepter.

Inquiétante de surcroît la justification que M. Macnamara a donné de l'opération. Il s'agissait de délivrer deux prisonniers américains. Donc le recours aux gaz était légitime !

Cela signifie que les Etats-Unis n'acceptent pas les risques d'une guerre dans laquelle ils s'engagent pourtant. Ils envoient plusieurs milliers d'hommes se battre ; mais que ces hommes soient victimes de la lutte est à leurs yeux une insulte nationale. Et si les hasards des combats faisaient qu'une centaine d'Américains soient tués dans une seule embuscade ou dans un attentat ? Que se passerait-il ?

N'oublions pas cette tentation stratégique permanente pour les militaires du Pentagone : détruire la puissance nucléaire de la Chine pendant qu'il est temps et que la chose est facile.

Nous écrivons ces lignes au moment où la radio nous apprend que l'ambassade américaine à Saïgon vient de sauter. Il y aura repréailles. Encore un échelon de l'escalade.